

## David Lewis : la vie d'un philosophe

Michele Salimbeni

► **To cite this version:**

Michele Salimbeni. David Lewis : la vie d'un philosophe. *Klesis - Revue philosophique*, Klesis, 2012, La philosophie de David Lewis (24), pp.11-35. <ijn\_00771794>

**HAL Id: ijn\_00771794**

**[https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn\\_00771794](https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00771794)**

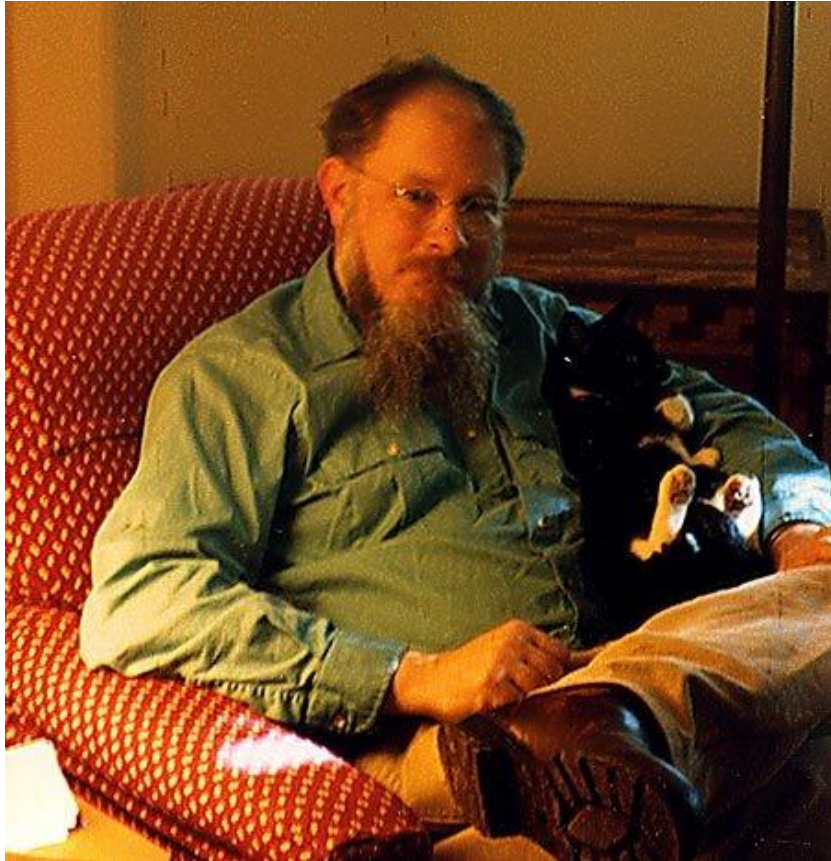
Submitted on 9 Jan 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## David Lewis : la vie d'un philosophe

Michele Salimbeni\*  
(EHESS & Institut Jean-Nicod)



*David Lewis and Maggie the cat, at home, 1989. Photo ©  
Stephanie Lewis. En un sens, toute vie racontée est  
exemplaire ; on écrit pour attaquer ou pour défendre*

---

\* Michele Salimbeni prépare une thèse à l'EHESS dont le titre est *Possibilité, Images et Mondes Possibles* (sous la direction de Frédéric Nef). Ses principales aires de recherches sont la métaphysique et l'ontologie, notamment les mondes possibles dont il tire une nouvelle définition du concept d'image. Il est aussi en train d'écrire la première biographie (en italien et en anglais) sur David Lewis. A cette fin, il a récemment rencontré, à Princeton, Stephanie Lewis qui a mis à sa disposition des archives et tout le matériel nécessaire à l'écriture de ce livre que sera aussi une introduction à sa philosophie.

Par ailleurs, il est réalisateur et scénariste, il a écrit et dirigé en Italie, son premier long-métrage, *Under-the-sky* (2008) et divers courts-métrages. Il a écrit, en outre, le scénario du film *I magi randagi* de Sergio Citti (tiré d'un sujet original de Pier Paolo Pasolini), avec lequel il a remporté le Prix Qualité du Ministère du Spectacle et a été nommé au Nastro d'Argento comme meilleur scénariste italien en 1997. Il a travaillé avec de nombreux réalisateurs dont Andrzej Żuławski (sur lequel il a écrit le livre *Il cinema di Andrzej Żuławski*, Res éditions 2002).

*un système du monde, pour définir une méthode qui  
nous est propre*  
Marguerite Yourcenar

*Il y a trois règles pour écrire une biographie, mais  
heureusement personne ne les connaît*  
Somerset Maugham

## **I. Introduction**

David Lewis fut l'ultime métaphysicien systématique du vingtième siècle. Probablement le plus grand. Le temps le dira.

Dans la communauté philosophique internationale, il est connu pour les contributions multiples et éclairantes développées dans divers champs de la philosophie telles la philosophie du langage, la logique, l'éthique, la philosophie des mathématiques, la théorie de l'esprit et la métaphysique. Il est renommé, en particulier, pour sa défense audacieuse de la réalité de tous les mondes possibles. Mais Lewis n'était pas célèbre seulement pour ses théories sur la pluralité des mondes. Dans ses écrits, il a proposé des théories innovantes des lois scientifiques, des théories fonctionnelles de l'esprit, des conventions linguistiques, de la causalité, de l'identité et beaucoup d'autres arguments, formant l'un des ultimes systèmes philosophiques cohérents, imposants et sophistiqués.

Nombre de ses anciens collègues le considèrent aujourd'hui comme l'un des plus grands métaphysiciens – ou encore « le philosophe le plus systématique depuis Leibniz » (Mark Johnston). Il est certain que Lewis a redonné sa respectabilité à la métaphysique en cherchant à concilier une vision scientifique du monde avec ce qui se manifeste à nos sens.

L'objectif de cet article est d'esquisser un premier portrait de l'homme et du philosophe, de sa vie et de son parcours intellectuel. L'on cherchera en outre, à restituer dans les limites du possible, l'atmosphère du contexte historique et culturel de l'Amérique de ces années. Il s'agit aussi d'une première approche en vue de la volumineuse biographie du philosophe dont j'ai entrepris ces derniers temps, l'écriture.

Pourquoi une biographie sur David Lewis ? Avant tout, parce qu'il n'en est encore aucune d'écrite. Bien que Lewis figure parmi les plus importants et influents philosophes du vingtième siècle, étrangement il n'existe pas à l'heure actuelle de biographie lui étant consacrée.

Lorsque l'on s'apprête à écrire une biographie, la question récurrente est celle de savoir si la vie privée d'un auteur a eu une influence décisive sur

son travail, sur son œuvre. La question est encore plus pertinente dans le cas d'un philosophe. Évidemment, parmi ceux qui se lancent dans ce genre littéraire particulier, sont présentes les deux positions suivantes : celle qui nie l'influence des événements biographiques sur l'œuvre et celle selon laquelle cette influence est évidente. Ma sympathie va plutôt à la seconde hypothèse : comment fait-on pour diviser œuvre et vie surtout quand l'on dédie sa propre vie à son œuvre ? Quand l'œuvre devient notre corps et notre environnement, nos événements ? Cependant, nous ne développerons pas ici l'argument.

Une biographie est, avant tout, un portrait. Qui était David Lewis ?

Roberto Casati écrivit que si « Bill Evans était le pianiste des pianistes, celui que tous les passionnés de jazz allaient écouter, David Lewis a été le philosophe des philosophes »<sup>1</sup>. Lewis n'a pas été seulement un philosophe et un métaphysicien qui connut le succès, mais aussi une figure fascinante et charismatique et sa vie fut pleine d'habitudes que le bon sens aurait étiquetées comme « extravagantes ». L'on dit qu'il conversait en paragraphes numérotés, qu'il introduisait les étudiants à la métaphysique en utilisant des exemples pris dans la littérature et le cinéma de science-fiction, qu'il écrivit son premier livre si important dans un café de Los Angeles (le volume obtint ensuite le prestigieux prix J. Machette) et qu'il parcourut toutes les voies ferroviaires du Royaume Uni, prenant des notes et écrivant des articles de métaphysique qui parlaient de voyages dans le temps, de chats qui philosophaient, de cochons volants, de singes parlant, de contreparties et de mondes possibles<sup>2</sup>. Il était affectueusement surnommé « La Machine dans le Fantôme », inversant la fameuse expression de Ryle, *the ghost in the machine*, forgée contre le dualisme et apparue pour la première fois dans le livre *The Concept of Mind*.

Il aimait la musique folk, les Beatles, The Doors, Bob Dylan, les chats, l'Australie, où il est devenu une figure philosophique admirée, et les trains. Il était incroyablement modeste, timide, le teint pâle et se décrivait lui-même ainsi :

Je suis un métaphysicien analytique de la vieille école, à la recherche des hypothèses sur ce que sont les éléments de l'être [...] je suis reconnu pour affirmer que ces éléments doivent en inclure beaucoup qui sont

---

<sup>1</sup> Casati, Roberto, « Lewis, filosofo dei filosofi », *Shadowes*, 21 octobre 2001.

<sup>2</sup> Il s'agit de quelques-uns des exemples curieux et originaux utilisés par Lewis pour expliquer ses théories philosophiques.

seulement possibles. [...] Pour le reste, je suis, d'un point de vue philosophique, conservateur.

Sa longue barbe aux deux pointes n'est pas pour rien dans la réputation du personnage. Il laissait quelques fois son interlocuteur déconcerté par la lenteur avec laquelle il répondait aux questions qui lui étaient adressées. Qu'il se trouvât à une conférence, à un séminaire ou à un dîner entre amis, peu importait. Aux questions succédaient plusieurs minutes de silence. Après quoi il répondait avec précision et sa réponse semblait être extraite du paragraphe d'un livre magnifiquement écrit. Âme généreuse, imposante, toujours disponible pour ses étudiants ou les critiques de ses collègues, Lewis conduisit son entière existence selon un idéal de fidélité pour ce qu'il aimait, pour qui il aimait. Avec Stephanie R. Robinson, Steffi, sa femme, il connut l'amour éternel : chacun, à l'autre, donna son cœur, métaphoriquement et quand l'état de santé de Lewis se détériora, Steffi lui fit littéralement un don qui devait lier leurs corps jusqu'à la fin. Le philosophe Peter Unger se rappelle cet amour comme personne. Personne jamais ne le nota. Et pourtant, toujours, Steffi était là.

Cesare Pavese écrivit : « A quoi cela sert-il de passer le temps si l'on n'en garde pas mémoire? » Ces pages sont en souvenir de ces jours : remplies d'histoires, de pensées et de possibilités.

## **I. L'enfance et l'adolescence**

« The Splendid Splinter », Theodore Samuel « Ted » Williams, ne ratait pas un coup. Le public retenait son souffle, pour ensuite exploser en hurlements et applaudissements de joie. Le dimanche 28 septembre 1941, le grand défenseur gauche des Boston Red Sox obtient une moyenne au bâton de .406, devenant le premier joueur de la ligue professionnelle de baseball, du temps de Bill Terry, en 1930, à obtenir une moyenne de .400. La clameur suscitée par l'événement se répandait dans l'air. Dans les maisons. Dans les bars. Par les rues. Tout le monde parlait de « Splendid Splinter », l'athlète de l'année, le héros du sport américain. Mais pour les époux Lewis, ce n'était qu'une rumeur de fond, qui arrivait de l'extérieur, pénétrant par les fenêtres ouvertes, tandis qu'à l'intérieur l'on entendait les premiers vagissements d'un nourrisson. David Kellogg Lewis naît à Oberlin, Ohio, le 28 septembre 1941, un dimanche de gloire sportive entaché cependant par l'ombre de la guerre qui devait bientôt offusquer les Etats-Unis d'Amérique, donnant à ce jour de fête un air étrange et menaçant.

À la radio l'on transmettait *Green Eyes*, chantée par Jimmy Dorsey et *Chattanooga Choo Choo*, enregistrée par l'Orchestre Glenn Miller pour le film *Sun Valley Serenade*, qui peu de mois après obtiendra le premier disque d'or de l'histoire. Dans les salles cinématographiques étaient projetées les aventures en dessins animés du lapin fourbe Bugs Bunny, tandis qu'un jeune de 25 ans à peine révolutionnait l'histoire du cinéma avec son premier film, *Citizen Kane*. Puis le jour funeste arriva, implacable et inévitable, et le climat rayonnant de possibilités s'assombrit, se délita dans les vrombissements aériens des kamikazes, au son du grondement des bombes. Deux mois et dix jours après la naissance du jeune David, les forces aéronavales japonaises attaquèrent la base navale de Pearl Harbor, provoquant l'entrée des États-Unis dans la seconde guerre mondiale. L'ombre, désormais s'était faite inquiétante, était celle des ténèbres et de la mort.

Lewis naît probablement à l'Allen Memorial Hospital d'Oberlin, ville fondée en 1833 par deux pasteurs presbytériens et connue pour avoir été, vers la moitié du dix-neuvième siècle, un important centre du mouvement abolitionniste dans les États-Unis. Il avait une chevelure bouclée, qui devint lisse vers l'âge de trois ans. Ce fut l'année durant laquelle les marines débarquèrent en Normandie. Son père, John Donald Lewis (1905-1988), était Professeur de Sciences Politiques à l'Université d'Oberlin. Sa mère, Ewart Kellogg Lewis (1908-1968), était une historienne médiévale réputée<sup>3</sup>. Ils s'étaient mariés en juin 1933 et eurent trois fils : David, l'aîné, Donald né le 27 mars 1946 et Ellen, qui naquit le 19 mars 1948. Tous trois grandirent dans la maison située au 255, E. College Street, la rue principale qui traversait la cité d'est en ouest, siège de l'université. Il s'agissait d'une grande maison, vernie de blanc, entourée d'imposants arbres et de hautes pelouses. Derrière, entre les lys, une piscine avec des poissons rouges. La maison comprenait un sous-sol où le jeune Lewis installa son laboratoire de chimie.

---

<sup>3</sup> Son livre *Medieval Political Ideas* (London, Routledge & Paul, 1954) a fourni une précieuse introduction à la pensée politique médiévale.



*At home at 255 East College St., Oberlin. 1950*

Photo by Ewart Lewis, © Stephanie Lewis

Dans les souvenirs de sa sœur, David était un enfant doux, brillant et contemplatif, toujours prêt à expliquer chaque chose. La photographie prise par sa mère alors que David avait neuf ans le montre dans le rôle du professeur faisant la leçon à sa sœur et à son frère. Depuis l'enfance, le futur philosophe avait déjà l'habitude de réfléchir au sujet du langage, sur sa nature et sur son fonctionnement. Le jeune Lewis ne fut pas un marcheur précoce, mais il apprit à parler très tôt. Cependant il balbutiait, effrayant ainsi ses parents qui craignaient que ce ne fut là une incapacité permanente. Un ami de la famille, un psychologue, dit en revanche que cela était normal et résultait de la volonté de parler le plus vite possible. Aussi rapidement qu'ils étaient apparus, les balbutiements disparurent, peu de temps après. David possédait une brillante intelligence, décidément hors du commun, et quand il parlait, il s'exprimait avec une extraordinaire précision et un choix soigneux de ses mots. Ce don ne l'empêcha pas de vivre une enfance normale.

Comme n'importe quel enfant américain de quelques années, il pourchassait les lucioles dans la cour durant les belles nuits d'été, il jouait au croquet, se masquait la nuit d'Halloween – « Farces ou friandises ? », disait-il en riant à qui lui ouvrait la porte, lors des coutumières balades nocturnes du 31 octobre. Il mangeait la dinde traditionnelle le jour de

*Thanksgiving* et, le jour de Noël, il se levait à l'aube pour ouvrir ses cadeaux. Sur l'étagère de la cheminée, souvent il trouvait des trains électriques : les parents savaient qu'il les aimait particulièrement et ne voulaient pas manquer le spectacle de ses petits yeux vifs et encore un peu endormis qui s'éblouissaient, émerveillés. À Pâques, il colorait les œufs et durant le *Memorial Day*, il était tout entier fasciné par la traditionnelle parade. Il lui plaisait de jouer aux pirates et à la guerre, en construisant des modèles réduits d'avions et des fusées avec lesquels il faisait de stupéfiants voyages dans la salle de séjour de la maison, pour ensuite combattre, en compagnie de son plus jeune frère, les « pirates de l'espace ». « Notre maison avait un grand salon ; tout plein d'interrupteurs prêts à être actionnés et un grand moteur de fusée qui, en d'autres moments, était la machine à laver le linge »<sup>4</sup>. La science-fiction demeura une passion jusqu'à l'âge adulte et fut d'une grande influence, une forte source d'inspiration, quelques fois, pour certaines de ses théories philosophiques. N'ayant pas la télévision à la maison, il passait, en compagnie de son frère et de sa sœur, des heures à lire l'*Encyclopédie Britannique* assis sur le plancher de la salle à manger. Il aimait les sciences, la chimie, les dinosaures, la radio, écrire des articles pour un périodique de son invention et, plus que toute autre chose, ces trains qui se matérialisaient le soir de Noël et dont la passion l'accompagnera toute sa vie.

C'était aussi un inventeur expérimenté : il se divertissait en construisant les plus étranges machineries, comme par exemple, la copie d'un distributeur de casino, une « machine à sous », qu'il avait vue durant l'un de ses nombreux voyages ainsi qu'un piège à souris, mais non un piège quelconque, le « meilleur piège à souris » qui se pouvait concevoir. Il aurait pu devenir une célébrité en le brevetant. En enfant sensible qu'il était, il lui déplaisait de tuer les pauvres rongeurs. Ainsi il élaborait et conçut son piège de façon à étourdir les souris, en faisant tomber un poids sur leur tête.

Quand il allât à l'hôpital afin de se faire ôter les amygdales, il lut avidement une série de petits livres de sciences, accompagnés d'une liste d'expérimentations. Ce fut son premier contact avec les sciences. Après quoi, il essaya quelques-unes de ces expériences chez lui et en fit aussi une ou deux démonstrations en classe, dans la plus grande indifférence de ses compagnons immergés dans d'autres pensées. En revanche, il n'aimait pas les sports (à l'exception de la natation), les danses folkloriques en classe et l'école en général. Plus précisément, il n'aimait pas la façon peu claire que les enseignants avaient d'administrer les leçons. « J'aime que les choses soient ordonnées et méthodiques » se lamentait Lewis dans sa précoce

---

<sup>4</sup> Autobiographie rédigée à l'âge de quatorze ans.



autobiographie écrite à l'âge de quatorze ans. Et à l'école, évidemment, tout n'était pas « ordonné et méthodique ». Chaque chose était soumise à des décisions arbitraires : aller à des leçons de sciences ou de musique un jour déterminé était égal. Il déplorait également que la classe ne soit pas soumise à un minimum de discipline. La maîtresse ne savait pas le moins du monde maintenir l'ordre : la classe était chaotique. Lewis demeurait choqué quand, à cause des méfaits d'un élève, l'enseignante retenait la classe entière au-delà de l'horaire scolaire. Un autre exemple : quand il entra à l'école élémentaire, à sa grande surprise, il découvrit qu'il devait apprendre les couleurs, et fut encore plus surpris quand il se rendit compte qu'effectivement, ses compagnons de classe ne les connaissaient pas.

Lewis était un esprit supérieur, toujours en avance au regard du niveau scolaire des classes qu'il fréquentait. Quand il avait environ cinq ans, sa mère commença à lui enseigner la lecture. Puis, quand, à cause d'une poliomyélite, il fut contraint de rester au lit durant quasiment une année et à perdre conséquemment un an de scolarité, il lisait tout ce qui était à portée de main et à son retour à l'école, était encore plus avancé que bien des enfants de son âge, ainsi il « sauta » non une mais deux classe. Passionné de mythologie grecque il lisait tous les livres qu'il repérait sur le sujet. Son imagination était rapide, son intelligence, toujours plus brillante. Déjà adolescent, il soutenait, suivant l'exemple de ses parents, les causes politiques démocratiques.

Mais, surtout, il voyageait. Les voyages furent, probablement, la part la plus enthousiasmante de sa formation et de son développement personnel. De longs et interminables voyages, sur la route d'une côte à l'autre de l'Amérique comme dans les meilleurs pages de Kerouac. En automobile, toute la famille traversa l'Ohio, la Virginie-Occidentale, le Kentucky, la Pennsylvanie, le Yellowstone Park, le Wyoming, le Lake Tahoe, le Nevada, l'Estes Park dans le Colorado, le Washington D.C., le Michigan, la Californie, le Massachusetts. Durant ces voyages il enregistrait méticuleusement le temps et les kilométrages des étapes importantes et tenait un journal des avis de la famille sur les motels, dans le cas où il devrait un jour y revenir. Sa prédisposition à la systématisation était déjà claire. Les immenses paysages américains filaient devant ses yeux et nous ne pouvons qu'imaginer l'impression qu'ils firent au jeune Lewis. Sur la route principale de Thatcher, Lewis rencontra les indiens. C'était courant de les voir circuler en ville, étant donné que celle-ci se trouvait en territoire indien et le pays voisin était plein de leurs maisons caractéristiques appelées « wikiups ». Mais, pour un petit garçon de quatorze ans, la rencontre avec les américains natifs, avec leurs traits marqués, qui racontaient la terre des

origines, était un fait exceptionnel et mettait en effervescence son imagination. Lewis était arrivé à Thatcher après avoir traversé le continent en automobile et s'être arrêté à Oberlin, direction Berkeley. La ville de Californie fut choisie par le père pour profiter du temps libre obtenu dans le cadre de son congé sabbatique. Mais avant, pourquoi ne pas rendre visite à la grand-mère et l'oncle ? Ces parents habitaient dans la ville indienne de l'Arizona, et pour le jeune Lewis ces jours furent ceux des peaux-rouges.

À la fin de l'été 1947, il passa une ou deux semaines à Charlevoix, dans le Michigan. C'était un endroit parfait pour les vacances d'un enfant, « avec trois lacs, deux plages, un véritable pont-levis, des cabanes dans les bois et des barques à rames en location ». Les horreurs de la guerre, à peine finie, n'arrivaient pas à contaminer ces lieux de paix et de nature.

Cependant, il n'y avait pas que les vacances et les voyages touristiques. L'entière famille se déplaçait, souvent pour de longues périodes, suivant le père, en fonction de ses obligations auprès d'universités éparpillées sur tout le territoire ou à la recherche de lieux où il pouvait écrire des livres. Ils passeront quelques été à Ann Arbor dans le Michigan, une longue période à Cambridge dans le Massachusetts, où son père s'était établi afin d'utiliser la bibliothèque de Harvard pour l'un de ses volumes, et un autre été à Middletown, dans le Connecticut ; de nombreux étés aussi à Berkeley, en Californie. À Harvard, un oncle qui travaillait en qualité de chercheur auprès de la faculté de médecine montra au jeune Lewis son laboratoire. Ceci fut sa première rencontre officielle avec la véritable recherche scientifique. Lewis avait à peine fini la quatrième élémentaire et, durant cet été, mythique et inoubliable où tout semblait possible, il apprit à faire de la bicyclette.

Après tant de pérégrinations la famille Lewis rentra à Oberlin et David s'inscrivit en 1954, à l'Oberlin High School. L'année suivant, il visita New York, pour la première fois. L'immense métropole à l'est : le centre de la modernité. Ce sont les années de la fin du Maccarthysme, des Platters, des tests nucléaires sur l'atoll de Bikini, de la disparition de Wittgenstein, mort peu d'années auparavant et de la sortie en salles de *La Prisonnière du désert*, le chef-d'œuvre en Technicolor de John Ford.

Lewis commence alors à écrire son autobiographie : 40 feuilles dactylographiés. Quand, dans l'avant-dernière page, il note « ma philosophie est plus que toute autre chose, philosophie au sens littéral, amour de la connaissance », le jeune homme de 14 ans, qui a à peine commencé ses études de chimie, ne sait pas encore qu'il deviendra l'un des plus influents philosophes de langue anglaise du vingtième siècle. Il ajoute : « Je sens qu'il doit y avoir un motif à tout, que le passé détermine le futur,

qu'il doit y avoir quelques lois naturelles, ou peut-être une seulement, telle qu'il serait possible de déduire toutes les caractéristiques de l'univers de celle-là seule. Ceci est une manière scientifique de regarder l'Univers ». Et pensez qu'il est encore adolescent ! Le même qui durant ces étés, chaque jour, allait regarder les trains entrer en gare et demeurait fasciné, enchanté, immobilisé comme un papillon de nuit face à une forte source de lumière.

Ce temps ne devait jamais revenir et le jeune David le savait et écrit dans son autobiographie : « Tout ceci connaîtra une fin, tout ira trop vite ; nous avons fait les bagages et sommes rentrés à la maison ».

## **II. Swarthmore College, Oxford, Harvard. Les années de la formation**

En 1957, Lewis s'inscrit à l'Université de Swarthmore pour étudier la chimie. Situé à 17,7 km au sud-est de Philadelphie, Pennsylvanie, l'Université de Swarthmore, fondée en 1864, est l'une des premières universités d'arts libéraux privées américaines pour les études en sciences humaines. Il remporte le *National Merit Scholar* et cette récompense doit avoir eu un certain poids dans les décisions de Lewis qui vite abandonnera les études de chimie pour passer à la philosophie.

Le tournant advient réellement en 1959, durant un séjour d'un an, dans la prestigieuse université d'Oxford, où il s'était rendu avec son père. Après avoir écouté la leçon de Gilbert Ryle, le philosophe anglais qui avait discuté l'existence de l'esprit dans son célèbre livre *The concept of Mind*, l'étudiant en chimie comprend que là est sa voie. J.J.C. Smart défend l'hypothèse, soutenue aussi par David Armstrong, selon laquelle le séjour d'Oxford aurait contribué de manière décisive à rapprocher le jeune Lewis de l'analyse conceptuelle et à lui faire découvrir le comportementalisme de Ryle, l'orientant vers une conception philosophique matérialiste de l'esprit. Il interrompt donc son cours à la Swarthmore et passe l'année académique 1959-1960 à la St. Catherine's Society de l'Université d'Oxford, sous la direction de Jean Iris Murdoch, la célèbre écrivaine. Murdoch, enseignante en philosophie à Oxford à compter de 1948 fut élève de Wittgenstein que, durant cette année de révélations, Lewis lut, découvrant le Wittgenstein de la seconde période, celui des *Recherches Philosophiques*. Mais il ne s'arrête pas au penseur autrichien, il découvre aussi William Wollaston et va écouter les enseignements d'Austin, assistant à son ultime leçon ; il suit Berlin, Grice, Hart, Strawson, et naturellement Ryle. Parmi ses enseignants à Oxford, figurèrent en même temps que Murdoch, Simopoulos alors le tuteur en philosophie de la St. Catherine's Society. A Oxford, Lewis fête ses dix-huit ans.

Après l'importante expérience anglaise, Lewis retourne aux États-Unis avec la ferme volonté de poursuivre ses études philosophiques. Nous sommes au début des années soixante et l'accueille une Amérique en ébullition : une nation impliquée dans la guerre froide, au maximum de sa tension, et du côté de la guerre du Vietnam, s'amorce – sans encore qu'on le soupçonne – le tragique épilogue ; l'Amérique regardait avec stupeur les débuts de Bob Dylan, le chanteur qui changea la pensée d'une génération. Dans ce contexte, Lewis reprend donc ses études au Swarthmore College et, pour la seconde fois, obtient le *National Merit Scholar* (1960-1962). Parmi ses professeurs, l'on compte les philosophes Monroe Beardsley et Richard Brandt, Joe Conard, professeur d'économie, Jerome Schaffer, Michael Scriven. Tandis que parmi ses compagnons de cours figurent Gilbert Harman, Allan Gibbard, Barbara Hall (maintenant Hall-Partee) et Peter Unger : ceux-ci furent ses premiers interlocuteurs philosophiques. Entre tous, Lewis lut particulièrement Unger, qui deviendra lui aussi l'un des plus importants philosophes de sa génération. Ici se nouèrent des liens d'amitiés qui perdurèrent des années.

Durant cette période, David Lewis entre dans la *Phi Beta Kappa* (ΦBK : ce qui signifie « la philosophie pour guider la vie »<sup>5</sup>), un club étudiant composé des plus brillants élèves élus durant la troisième et la quatrième année universitaire, il est devenu chercheur associé et consultant auprès de l'Institut Hudson, poste qu'il occupe jusqu'à la moitié des années soixante-dix (1962-1975). Lors de l'année académique 1962-1963, il est aussi Woodrow Wilson Fellow.

En juin 1962, il obtient son diplôme avec la note maximale en philosophie [B.A. in Philosophy, High honors]. Le titre de la thèse dirigée par Monroe Beardsley est « Can Ethics be Reasonable ? ». Lewis, en cet instant, est prêt à entrer dans l'université américaine la plus prestigieuse, celle d'Harvard.

« J'ai un rêve : celui qu'un jour cette nation se soulève et vive pleinement la véritable signification de son credo ». Le 28 août 1963 au Lincoln Memorial de Washington, Martin Luther King prononce ces célèbres paroles devant les 250.000 personnes qui s'étaient rassemblées à l'occasion de la marche pour le travail et la liberté. Ce sont les années de la protestation civile et des luttes pour les droits des noirs. Exactement un mois après, le 28 septembre, David a 22 ans, le même âge que Bob Dylan qui, devant le monument de Lincoln, le jour du discours du pasteur protestant, chante *When the ships comes in*. C'est durant cette période, à l'automne, que Lewis entre à Harvard pour continuer ses études en philosophie sous

---

<sup>5</sup> *philosophia biou kybernētēs*.

l'égide de Willard Van Orman Quine. Quine, qui occupe alors la chaire Edgar Pierce de philosophie, et qui était originaire de l'Ohio (Akron) comme Lewis, eut évidemment, un rôle important dans la formation du jeune philosophe<sup>6</sup>. Outre Quine, parmi les autres professeurs de Lewis à Harvard, l'on compte Goodman, Putnam, Schelling et Williams.

Durant l'automne 1963, Lewis participa à un séminaire tenu par le philosophe australien d'Adelaide, J.J.C. Smart, en visite à Harvard. Smart était l'un des premiers et des plus influents défenseurs de la théorie de l'identité à propos du *mind-body problem*, théorie qui soutient que les états mentaux sont réductibles à des processus physiques dans le cerveau. Ce séminaire consolida la position de Lewis toujours plus proche du matérialisme australien. Un argument soutenant cette position sera exposé ensuite dans son premier article « An Argument for the Identity Theory », publié en 1966. Smart, se rappelant leur rencontre dit : « J'ai appris beaucoup plus de lui, que lui de moi ». Mais ce séminaire fut fondamental pour Lewis, plus que tout, du fait d'une autre rencontre : celle de l'étudiante Stephanie R. Robinson, qui participait aussi à ce séminaire. David et Stephanie se marieront le 5 septembre 1965 à New York, demeurant ensemble jusqu'à la mort du philosophe. Le jour de leur mariage, lui, a presque 24 ans, elle 21 (elle est née le 3 août 1944). Stephanie, qui écrit avec David le célèbre article « Holes » (1970), se consacra ensuite à l'économie.

La rencontre entre David et Stephanie, la plus importante de leur vie, advient durant l'automne qui changera pour toujours l'Amérique. Le 22 novembre le président J.F. Kennedy est assassiné à Dallas.

L'année suivante, au cours de laquelle Lewis obtient son Master à Harvard [M. A. in Philosophy], débute dans cette atmosphère chargée de drame et de pessimisme, un grand rêve assassiné d'une balle, un cauchemar atomique qui se fait toujours plus obsessionnel. Un bon témoignage en est le film de Kubrick *Dr. Strangelove*, qui sort dans les salles américaines le 28 Janvier 1964 et qui sera l'un des films favoris de Lewis.

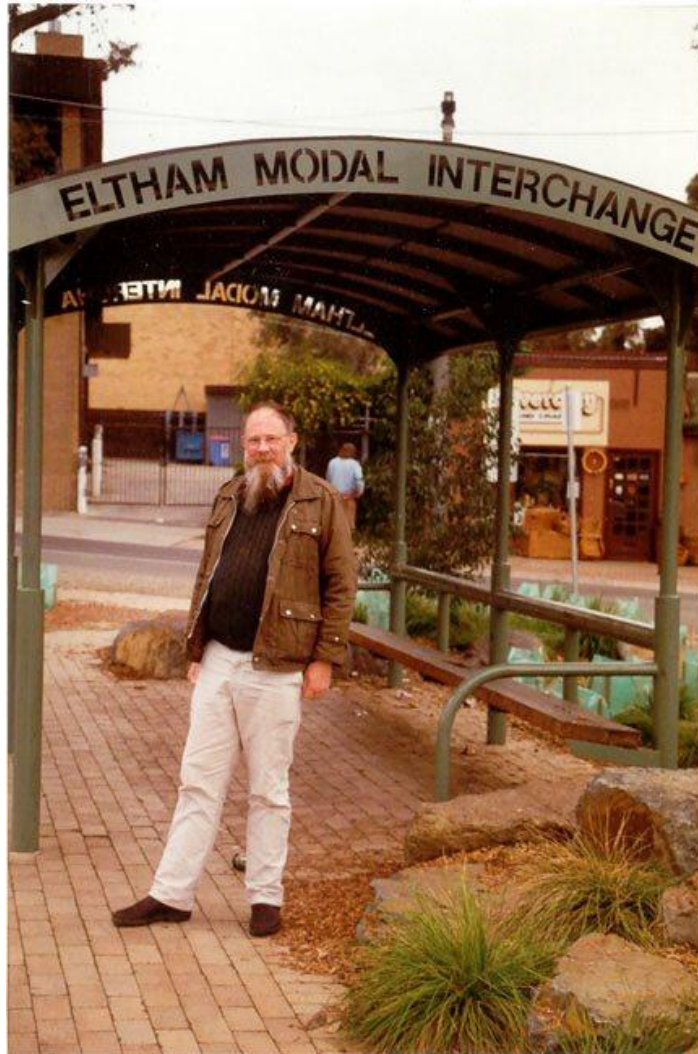
Une année avant la fin de son doctorat, lui est soumise une première tâche académique professionnelle à U.C.L.A. où Lewis enseigna comme professeur assistant de 1966 à 1970. Il alla donc en Californie, la terre des possibilités.

---

<sup>6</sup> Hormis Lewis, d'autres étudiants d'Harvard sont devenus fameux : parmi eux, Donald Davidson et Daniel Dennett.

### **III. Los Angeles et les mondes possibles**

Il y a des périodes dans la vie d'un homme durant lesquelles tout semble converger vers un unique objectif, auquel concourent toutes ses pensées, toutes ses actions, parcourant le même chemin, suivant une seule direction possible. Dans ces moments, ce que nous nommons l'Histoire, une succession d'évènements entendus comme propriétés de régions spatio-temporelles, survient sur les modestes histoires personnelles, donnant naissance à cet état de choses particulier et fertile pour l'intuition, pour la création. Ces moments se consomment avec rapidité, sans que ceux qui les vivent s'en rendent compte, ils passent comme l'averse. Et le plus souvent, ils ne reviennent plus. Les années que David Lewis passe à Los Angeles appartiennent à de tels moments.



1989, Melbourne. Photo © John Bigelow.

C'est précisément durant les années passées en Californie que Lewis crée sa théorie sur les mondes possibles<sup>7</sup>, d'abord ébauchées dans les articles « Counterpart theory and quantified modal logic » (1968) et « Anselm and actuality » (1970), puis mise au point dans les ouvrages suivants : *Counterfactuals* (1973, Blackwell Publishers, Oxford) et surtout, dans le très discuté *On the Plurality of Worlds* (1986, Blackwell Publishers, Oxford), son ouvrage le plus important, où la théorie est exposée avec une grande habileté et de manière systématique.

Lewis enseigna à U.C.L.A de 1966 à 1970 et il s'établit avec Steffi dans le quartier de Santa Monica devant l'océan. Le département de philosophie était alors une pépinière en matière de recherche sur la sémantique formelle, avec des collègues comme Rudolf Carnap (l'un des fondateurs du cercle de Vienne dans les années vingt, émigré aux États-Unis pour fuir le nazisme), Donald Kalish, Hans Kamp, Richard Montague, à qui Lewis dédie *Counterfactuals*, David Kaplan et Barbara Hall-Partee, que Lewis avait déjà connue aux temps du Swathmore College. Mais c'étaient aussi les années de la contre-culture à Los Angeles et dans toute la Californie, du mouvement hippie, des Doors, que Lewis aimait beaucoup, des Grateful Dead, du virage électrique de Bob Dylan. Les années de la contestation juvénile immortalisée par le splendide *Zabriskie Point* d'Antonioni (alors attaqué injustement par presque toute la critique et défendu seulement par Alberto Moravia). Durant ces années « électriques », dans le département de philosophie de la prestigieuse université de Californie l'on vivait une espèce d'Âge d'Or de la recherche modale et les stimuli particuliers qui venaient de l'environnement intellectuel eurent une grande influence sur les premières publications du jeune philosophe. En effet, le long séjour californien coïncide avec ses premières publications, articles importants sur la philosophie de l'esprit, la philosophie du langage, la philosophie de la logique et la métaphysique. Lewis tire bénéfice des interminables échanges d'idées et des discussions qu'il avait avec Montague, Kaplan et Unger, qui entre-temps était venu le retrouver sur le campus de U.C.L.A. Mais durant ces années, Lewis apprend aussi qu'il souffre d'un diabète chronique.

Alors qu'il était encore doctorant, David Lewis écrit, comme nous l'avons dit précédemment, son premier article, «An Argument for the Identity Theory», qui sera publié dans *The Journal of Philosophy* en 1966. Dans cet article, maintenant considéré comme un classique de la

---

<sup>7</sup> Cette supposition personnelle a été confirmée par Peter Unger durant notre discussion à *Greenwich Village*, New York, mai 2012.

philosophie de l'esprit, il reprend la position de Smart et l'améliore. L'objectif est de fournir à la théorie du philosophe australien une « base solide ». Pour Lewis, chaque état mental est physique. Plus précisément, chaque état mental est causé par certains événements physiques et a donc certains effets physiques. L'hypothèse de Lewis est que – non nécessairement mais dans les faits – chaque expérience est identique à quelque état physique, en particulier certains états neurochimiques. Ce que l'on caractérisera plus tard comme le fonctionnalisme.

Toujours en 1966, il publie dans *Philosophical Review*, « Percepts and color mosaics in visual experience », un article intéressant et encore peu connu sur la perception et l'expérience visuelle.

En Mars 1967, il soutient sous la direction de Quine, sa thèse de doctorat à Harvard (Ph.D. in Philosophy). Le titre de la dissertation est « Conventions of Language ».

Le milieu académique ne peut désormais qu'accueillir dans son gotha, un nouveau philosophe. Lewis n'a pas encore atteint 26 ans, mais est déjà reconnu comme un philosophe influent qui se préparait d'ici peu à renouveler la métaphysique contemporaine.

Vers la fin des années soixante il publie, comme nous l'avons dit, encore deux articles importants qui seront à la base des théories des contreparties, l'un des aspects les plus controversés de la métaphysique de Lewis et de sa célèbre théorie sur la pluralité des mondes : « Counterpart Theory and Quantified Modal Logic » et « Anselm and Actuality », respectivement apparus dans *Journal of Philosophy* en 1968 et dans *Noûs* en 1970. Deux articles hautement techniques, surtout pour ce qui est du premier, dans lesquels Lewis fait un usage ample de formules écrites suivant la notation de la logique symbolique. Ils peuvent être considérés tous deux comme les fondements de la thèse qu'il appellera, plus tard, le réalisme modal. Selon cette thèse, les mondes possibles ne sont pas seulement entités abstraites utilisées pour donner une explication aux deux concepts modaux de possibilité et nécessité, mais ce sont des entités concrètes et réelles comme l'est notre propre univers. Pour Lewis, « il y a tant de façons dont un monde pourrait être fait, et chacune de ces nombreuses façons est une façon dont un monde est fait ». Chacun de ces mondes est un « grand objet physique », concret. En d'autres temps, pour avoir soutenu des thèses assez similaires, Giordano Bruno fut condamné au bûcher. Pour le philosophe américain, le prix pour avoir défendu cette théorie, considérée comme absurde, fut moins cher. Sa théorie va simplement à l'encontre de ce que Lewis définissait comme le sens commun. La réaction des autres philosophes fut presque unanimement l'incrédulité. Ils peinaient à accepter



une thèse qui, selon certains, était à la limite de la littérature et de la science-fiction. De fait, Lewis qui aimait beaucoup la littérature de science-fiction citait dans ses articles, des écrivains de S-F, comme Robert A. Heinlein, l'auteur de *Stranger in a Strange Land*, le roman de 1961 considéré comme une espèce de bible du mouvement hippie de l'époque<sup>8</sup>. De Heinlein, Lewis cite, entre autres choses, les nouvelles *By His Bootstraps* de 1941 et *All you Zombies* de 1959 dans son article « The Paradoxes of Time Travel » (1976). De même, dans « Counterpart Theory and Quantified Modal Logic », précisément, il reprend la nouvelle de L. Sprague de Camp, apparue en octobre 1940 dans la revue *Unknown Fantasy Fiction*, « The Wheels of If », dans laquelle un avocat new yorkais se retrouve chaque matin voyageant dans un univers parallèle, avec une identité toujours différente, comme source d'inspiration pour la théorie des contreparties.

Cette approche inhabituelle laisse plusieurs de ses collègues perplexes ou stupéfaits. Certes, le climat de ces années est propice à la science-fiction : le 2 avril 1968, l'année de la publication de l'article déjà cité, sort dans les salles *2001 Space Odyssey*, la célèbre odyssée métaphysique de Stanley Kubrick et, une année après, le 21 juillet 1969, l'homme débarque sur la Lune. Au-delà des réticences, reste la lucidité avec laquelle le jeune métaphysicien illustre ce qu'est une contrepartie dans « Counterpart Theory and Quantified Modal Logic » :

La relation de contrepartie est notre substitut en ce qui concerne l'identité entre les choses dans des mondes divers. Tandis que quelques-uns diraient que tu es en plusieurs mondes, dans lesquels tu as des propriétés dans une certaine mesure différentes et qu'il t'arrive des choses, dans une certaine mesure, différentes, je préfère dire que tu es dans le monde actuel et dans aucun autre, mais que tu as des contreparties dans plusieurs autres mondes. Tes contreparties te ressemblent beaucoup, qu'il s'agisse de contenu, contexte, etc., sous des aspects importants. Elles te ressemblent plus que ne te ressemblent toute autre chose en leur monde. Mais elles ne sont pas vraiment toi. Parce que chacune d'elle est dans son propre monde et seul toi est ici dans le monde actuel. Nous pourrions encore dire en parlant de façon approximative, que tes contreparties sont toi en d'autres mondes, qu'elles et toi êtes la même chose ; mais [...] il serait préférable de dire que tes contreparties sont des individus que tu aurais été si le monde eut été fait autrement.

---

<sup>8</sup> En dépit de nombreuses fausses rumeurs concernant ce roman, dont l'un des thèmes est l'amour libre typique de l'époque et l'individualisme radical, il semble que le fait que Charles Manson s'en soit inspiré soit bien seulement une rumeur.

Pendant ce temps-là, dans le monde actuel, peu de jours avant Noël, le 21 décembre 1968, à Oberlin, décède la mère de Lewis.

La thèse de doctorat sur les conventions et sur le langage, qu'écrivit Lewis dans un café-pâtisserie de Los Angeles, la *C'est Si Bon Pâtisserie*, deviendra ensuite son premier livre : *Convention : A Philosophical Study* (1969, Harvard University Press). Le volume est dédié à Steffi. L'un des principaux objectifs du livre est revaloriser les arguments de Carnap quant à l'analyticité, de soutenir une défense carnapienne de l'analyticité. Il est intéressant de noter que le livre était en partie une réhabilitation de la distinction analytique/synthétique face au célèbre refus de Quine, directeur de la thèse dont est tiré le texte. Dans ces pages où il démontre comment la parole porte des significations, Lewis soutient que les conventions sont des jeux de coordination. L'application de la théorie des jeux à l'analyse des conventions, entendue comme problèmes de coordination a été, de quelque façon inspirée par Thomas Schelling, un professeur d'économie de Harvard qui avait utilisé la théorie des jeux dans ses études sur la stratégie du conflit. Lewis, à l'époque, fut aussi influencé par D.C. Williams et par son approche quadridimensionnaliste du temps, ainsi que par Goodman, en particulier par sa conception des propriétés.

L'année même de la parution de *Convention*, Lewis écrit *Confirmation Theory*, un livre bref, ou un long article, qui ne fut jamais publié. Lewis reprend quelques arguments de ce texte dans l'article de 1999 intitulé « Why Conditionalize ? ».

Nous sommes désormais aux débuts des années soixante-dix. Parait, entre autre « Holes » écrit à deux mains avec sa femme. Composé sous forme de dialogue, l'article est considéré par Smart comme l'un des plus divertissants, mais aussi des plus instructifs jamais écrits en philosophie. Les protagonistes de ce dialogue sont Argle qui, comme Lewis, s'intéresse au sujet des trous, qui ne semblent pas être des entités matérielles (pourquoi identifier les trous au moyen de la ligne de confins de la superficie dans laquelle ils se trouvent, quel en est le constituant matériel ?) et Bargle qui, au contraire, soutient l'existence des trous.

À peu de distance du lieu d'habitation de Lewis, à Santa Monica, le 14 septembre 1970, Carnap s'éteint. Tout comme Quine, Carnap a eu beaucoup d'influence sur Lewis : il écrivit beaucoup sur la logique modale et nous pouvons facilement imaginer comment son interprétation des mondes possibles, aujourd'hui considérée comme standard, avait stimulé le jeune métaphysicien quant au fait de proposer son point de vue personnel. À l'occasion du discours pour le *Behrman Award*, le 11 mai 1991, Lewis déclara : « Mes ancêtres historiques sont, avant tout, Leibniz et Hume. [...] »

Et plus récemment, Mill, Ramsey, le Carnap métaphysicien (à ne pas confondre avec le Carnap anti-métaphysicien, qui est plus connu), et Quine. Parmi mes enseignants, outre Quine, je pense que celui qui m'a le plus formé fut Donald Williams ».

Avec la mort de Carnap finit symboliquement aussi la période californienne. Lewis ira encore une année à Oxford (*American Council of Learned Societies Fellowship*, 1970-1971), avant de s'installer définitivement à Princeton, dans le New Jersey, où il restera, en alternance avec de longues périodes en Australie – considérée comme une seconde patrie – jusqu'au jour de sa mort.

#### **IV. Princeton et l'Australie**

En 1970, David Lewis est promu Professeur Associé à l'Université de Princeton. C'est l'année durant laquelle il publie, dans la revue *Synthese*, « General Semantics », un chef-d'œuvre de la sémantique pour les mondes possibles. Il est curieux de noter comment en juin de la même année Bob Dylan reçoit, toujours à Princeton, le doctorat *honoris causa*. À partir de 1973 il sera Professeur de Philosophie. Il fut nommé *Class of 1943 Professor of Philosophy* à l'Université de Princeton. Dans ce qui est clairement l'une des plus anciennes et prestigieuses universités américaines (fondée en 1746), Lewis enseigna jusqu'à sa précoce disparition.

Juillet 1971, J.J.C. Smart invite Lewis à donner des cours à l'Université d'Adelaide comme *Gavin David Young Lecturer*. Entre Lewis et l'Australie c'est le coup de foudre. Le philosophe américain se fait tout de suite remarquer grâce à sa méthode originale. Durant les conférences, par exemple, il présente au public la métaphysique en utilisant des images tirées de la science-fiction. Encore une fois, son intérêt pour la science-fiction se combine avec la recherche philosophique. Il restera en Australie tout l'été et, à partir de ce voyage initiatique, il y retournera annuellement en compagnie Stephanie. C'est le début d'un échange fécond et durable. La pensée de Lewis laissera une trace indélébile dans la communauté des philosophes australiens et dans leurs thèses. Lewis aime presque tout de l'Australie : les couleurs, les étendues infinies et arides, les forêts pluvieuses du nord, les déserts des zones centrales, les imposants rochers rouges millénaires, qui peut-être lui rappellent ceux de la célèbre *Monument Valley* visitée en 1951 enfant et immortalisés dans les mythiques westerns de John Ford, les kangourous qu'il utilise comme exemple pour expliquer les contrefactuels, dans son second livre, les villes, l'océan. Tout, vraiment tout. Mais surtout, il aime le football australien, dont il devient un fervent

supporter – l'on dit qu'il fut mis en terre avec le billet saisonnier de l'Essendon, l'équipe de la ville de Melbourne, dont lui et Steffi sont devenus membres. De plus, prennent une place particulière dans son cœur les chansons folk, le *birdwatching* et, évidemment, les trains australiens, bien que ses préférés soient ceux circulant sur les voies anglaises. Lewis pouvait passer des heures en train à admirer les paysages ou à écrire de la philosophie, sans jamais se fatiguer et dans le sous-sol de sa maison de Princeton, il avait carrément fait abattre un mur pour pouvoir commodément installer un chemin de fer miniature et voyager ainsi en imagination dans ses trains électriques adorés.

Chaque été, il était là, en Australie, puisque la pause estivale américaine coïncide avec l'hiver australien – même si ainsi il n'était jamais en vacances : l'hiver il travaillait dans l'université américaine et l'été dans celle de Melbourne, qui deviendra sa ville d'adoption. À l'université de Melbourne, Lewis passait la journée entière à écrire dans la bibliothèque du Département de Philosophie. Parmi les amitiés les plus importantes, outre celle qu'il eut avec Smart, il y a celle avec David Malet Armstrong, rapidement devenu l'un des meilleurs amis de Lewis et l'un de ses correspondants les plus assidus. L'important échange intellectuel entre les deux philosophes joua sûrement un rôle fondamental sur leurs positions métaphysiques respectives. Été après été, Lewis visite d'autres universités et participe aux conférences annuelles. Il est toujours disponible pour les échanges avec collègues et étudiants. L'Australie est tellement importante pour Lewis qu'aujourd'hui encore, beaucoup sont convaincus qu'il était de nationalité australienne.

Le 5 mai 1972 il présente à St. Louis, à la *Western Division of the American Philosophical Association*, une réponse à Donald Davidson intitulée « Meaning without Reference ». 1972 est aussi l'année durant laquelle son premier livre, *Convention : a Philosophical Study*, reçoit le prix Franklin J. Machette.

En 1973, il publie l'important article sur la causalité, « Causation » et, surtout, le second livre intitulé *Counterfactuals*. Celui-ci contient le célèbre chapitre « Possible Worlds » dans lequel, avec une prose solide, lucide et vivace, Lewis exprime ses idées sur la modalité en exposant les bases de son propre système métaphysique et celles de la théorie sur la pluralité des mondes.

L'année où paraît *Counterfactuals*, il reçoit le National Science Foundation Grant.

Nous sommes maintenant au milieu des années soixante-dix. Le 30 avril 1975, après vingt ans, la guerre finit au Vietnam. L'on veut oublier au

plus vite l'horreur du conflit. La chaleur humide de la jungle, la *Landing Zone Albany*, l'odeur du napalm, l'aspect spectral de Hanoi bombardée par les B-52, Saigon, les bruits assourdissants des hélicoptères AH-1 Cobra ; et les morts, les files interminables de cercueils couverts de la bannière étoilée. Au souvenir des Viêt-Congs qui surgissaient de partout, les américains préférèrent substituer un ennemi cinématographique, venu de la mer, des plages familiales. Ainsi, par millions se feront littéralement terroriser les spectateurs des *Jaws* (« Les Dents de la Mer ») de Steven Spielberg. L'Amérique cherchait une nouvelle innocence toute faite de pop-corn, de bikinis et de monstres en couleurs.

Lewis vole vers Oxford où, le 15 mai 1975, il lit devant la *Oxford University Philosophical Society*, sa réponse à Dana Scott intitulé « Is There Life on Possible Worlds ? ».

L'année suivante, en avril, il publie « The Paradoxes of Time Travel » pour ensuite aller en Nouvelle Zélande, en juin-août 1976, comme *Fulbright-Hays Fellowship*. Entre le milieu des années soixante-dix et le milieu des années quatre-vingt, il fait de nombreux voyages et conférences à travers le monde. En voici une liste sommaire : *Hägerstrom Lecturer*, Uppsala, Suède (mai-juin 1977) ; *Monash University Visiting Lecturer*, Australie (juin-août 1979) ; *Berkeley Howison Lecturer*, Californie (octobre-novembre 1979) ; *New Jersey Regional Philosophical Association conference*, New Jersey (1er décembre 1979) ; Victoria University, *Visiting Fellow Wellington*, Nouvelle Zélande (juin 1980) ; *Australian National Visiting Fellow University*, Australie (juillet-août 1980) ; *La Trobe University Visiting Lecturer*, Australie (juin-août 1981) ; *Monash University Visiting Lecturer*, Australie (juin-juillet 1982). D'intenses années durant lesquelles sa faim croit de façon exponentielle. Rien ne peut l'arrêter.

Il continue aussi à beaucoup publier. Outre les quatre livres monographiques (*Convention : A Philosophical Study*, 1969 ; *Counterfactuals*, 1973 ; *On the Plurality of Worlds*, 1986 ; *Parts of Classes*, 1991), sa production comprend, en tout une centaine d'articles, presque entièrement repris en cinq volumes de collections d'articles. De la production de ces années ressortent pour leur importance scientifique et leur originalité des articles comme « Subjectivist's Guide to Objective Chance », « Mad pain and martian pain », « Veridical hallucination and prosthetic vision », tous les trois publiés en 1980, ainsi que « Why Ain'cha Rich ? », « Are We Free to Break the Laws ? », « Censored Vision », écrit sous le pseudonyme de Bruce LeCatt, « New work for a theory of universals », « Against structural universals » et le splendide « Events » – évidemment ceci est une liste arbitraire et partielle.

Le 28 septembre 1981, il a quarante ans, et deux années après c'est l'*American Academy of Fellow Arts and Sciences*.

En 1984, il reçoit le *National Endowment for the Humanities Fellowship* et retourne à Oxford où il participe aux prestigieuses conférences John Locke (mai-juin). C'est un moment crucial de sa vie et de son parcours philosophique. Durant ces leçons, le philosophe déclare que tous les mondes possibles existent, concrètement, défendant son réalisme des mondes possibles avec perspicacité et subtilité. Le texte de ces lectures majeures sera la base de son livre le plus important, *On the Plurality of Worlds*, publié environ deux années après, le 13 février 1986, et qui aujourd'hui est déjà considéré comme un classique. Avec ce livre Lewis marque pour toujours le débat en métaphysique analytique. Le texte expose et défend, de manière systématique et exhaustive, le réalisme modal : la thèse sur la pluralité des mondes. Dans son incipit, Lewis écrit, « Le monde dans lequel nous vivons est une chose très inclusive », et il continue, un peu plus avant,

de façon analogue le monde est inclusif dans le temps [...] Peut-être, comme je le crois, le monde est-il un grand objet physique [...] La façon dont sont les choses, au sens le plus inclusif, est la façon dont est faite le monde entier. Mais les choses auraient pu être autrement, de tant de façons. Ce livre aurait pu être fini avant la date établie. [...] Ou bien auraient pu ne pas exister : ni moi, ni l'une de mes contreparties. Ou bien il y aurait pu n'y avoir personne. [...] Il y a tant de façons dont un monde pourrait être fait, et chacune de ces nombreuses façons est une façon dont un monde est fait. Y a-t-il d'autres mondes qui sont faits d'autres façons? J'affirme qu'il en existe. Je soutiens la thèse de la pluralité des mondes ou réalisme modal, selon laquelle notre monde n'est qu'un monde parmi de nombreux autres.

Il s'agit véritablement d'un manifeste métaphysique écrit dans une prose précise et suggestive. Ce qui est frappant, au-delà de la vérité du système est l'ampleur de cette vision.

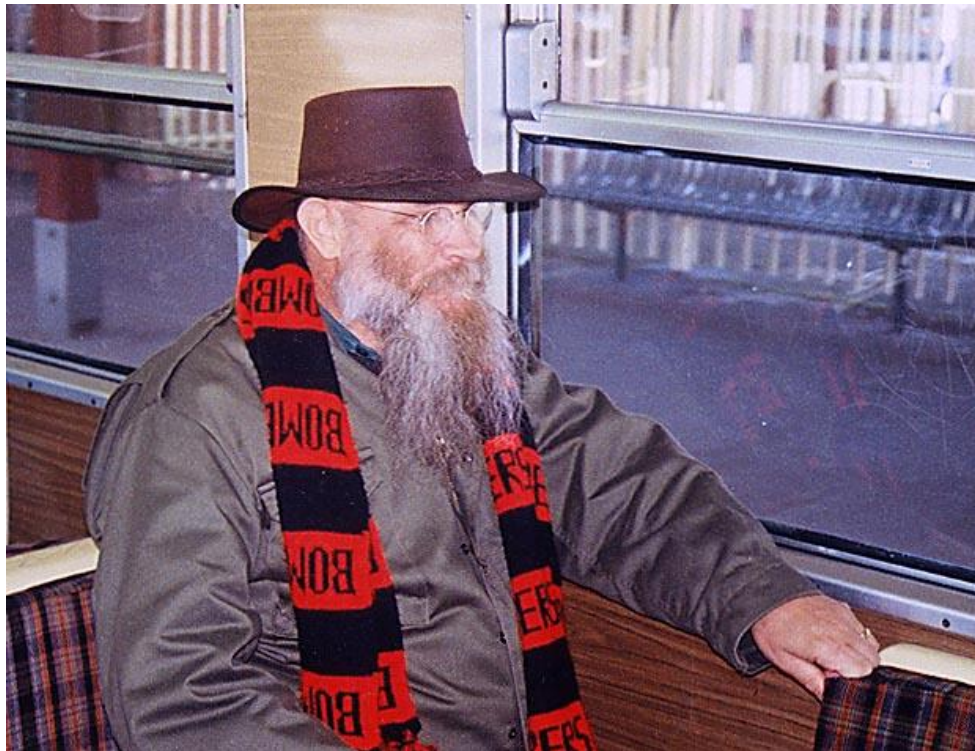
Durant l'automne de cette année, le cours de métaphysique qu'il tient à Princeton est, évidemment, basé sur son livre et sa thèse, le réalisme modal. Cette thèse provoquera une vaste littérature et de nombreuses critiques.

En 1988, il se rend, en qualité de *Visiting Professor and Santayana Fellow* à l'Université de Harvard (janvier-juin). Au début de l'année, le 23 janvier 1988, son père décède à Oberlin.

À l'automne, de retour à Princeton, il donne un cours d'introduction à la logique et participe aux *Kant Lectures*, à l'Université de Stanford en Californie (octobre-novembre). C'est de cette période que date un important article, intitulé « What Experience Teaches ».

En mai 1989, il donne des conférences au Brooklyn College et l'automne suivant, à Princeton, il donne un cours intitulé « The problem of Evil ».

Nous sommes maintenant dans les années quatre-vingt-dix, Lewis a quarante-neuf ans et l'on tire son portrait. Il apparaît dans la célèbre photographie de Steve Pyke prise à Princeton. La photo, en noir et blanc, le montre avec des moustaches et une barbe hirsute, une allure semblable à celle d'un membre des ZZ Top. Mais, au contraire des membres du groupe de rock texan, ses yeux ne sont pas couverts d'obscurs lunettes de soleil, mais bien mis en évidence par des cercles transparents qui révèlent un regard attentif, presque souriant – et cependant voilé d'une subtile mélancolie – occupé à observer ses mondes possibles. L'image sera utilisée pour la couverture du volume monographique de Daniel Nolan pour la collection *Philosophy Now*.



*Melbourne : going home after a loss to Collingwood, 1984. Photo © Stephanie Lewis*

En 1991 il publie son quatrième et ultime livre, *Parts of Classes* (Blackwell, Oxford), un traité sur les fondements des mathématiques. Il

s'agit d'un pas significatif vers la reconduction de la mathématique à la méréologie. Avec ce volume, Lewis nous propose une nouvelle et très intéressante philosophie des mathématiques et un nouveau point de vue sur la théorie des ensembles. Le livre se conclut par un appendice écrit avec John P. Burgess et A.P. Hazen dans lequel est examinée la nature des relations entre un singleton et son seul membre.

Le 11 mai de la même année il reçoit le *Howard T. Behrman Award in the Humanities*, un autre prix de l'Université de Princeton. Durant son discours de remerciement, Lewis se définit par ces mots : « Je suis un constructeur de systèmes, un réductionniste. Je suis un philosophe conservateur ». Les années quatre-vingt-dix sont une succession de publications ; sortent, entre autre, « Many, but almost one » et « Mathematics is Megethology », un article extrêmement intéressant en philosophie des Mathématiques, « Evil for Freedom's Sake » ou bien encore « Humean supervenience debugged » et « Reduction of mind ».

Ce sont aussi les années durant lesquelles Lewis donne à l'université de Princeton différents cours dont la liste nous aide à comprendre les intérêts de sa recherche : *Theodicy*, automne 1992 ; *Philosophical Problems in Logic : Intensional Logic*, printemps 1994 ; *Metaphysics (Existence) « On What There Is » revisited : ontic commitments, genuine and simulated*, automne 1994 ; *Intermediate Logic*, automne 1995 ; *Naming and Necessity : A Critical Examination*, automne 1997 ; *Introduction to Moral Philosophy*, printemps 1998 ; *Philosophy of Science*, printemps 1999 ; *Meta-Ethics : Error Theories*, automne 1999.

Au-delà des publications et des cours, il continue, infatigable à donner de nombreuses conférences, parmi lesquelles : University of Maryland, *Donald Williams Lecturer*, décembre 1991 ; University of Iowa, *Sievert Lecturer*, avril 1994 ; Harvard University, *Whitehead Lecturer*, mars 1999.

Ainsi, durant une conférence auprès de l'Australian National University, il discute l'interprétation de la mécanique quantique d'Everett qui, à première vue, pourrait présenter des analogies avec son réalisme modal.

En 1995, il reçoit de l'Université de Melbourne le titre de *Doctor of Letters, honoris causa*. Et en 1999 c'est au tour de l'Université de York de l'honorer avec le titre de *Doctor of the England University, honoris causa*.

Mais à la fin des années quatre-vingt-dix, son état de santé commence à empirer.

En janvier 2000 il subit une intervention chirurgicale de la cataracte qui rétablit sa vue. La vue de l'un de ses yeux n'avait, en effet jamais été



bonne depuis l'enfance, et après cette intervention, Lewis cesse tout à fait de porter des lunettes.

Encore un cours, *Philosophy of language* au printemps 2000.

En juillet de la même année il se soumet à une transplantation de rein. La donatrice est sa femme. Un mois après l'opération il semble s'être bien repris et est fort d'une énergie qu'il ne possédait plus depuis de nombreuses années. Sa production d'articles reprend et s'accélère. Il semble retourné au temps où rien ne pouvait l'arrêter.

Le 6 décembre de cette année, il achève la première ébauche de « Ramseyan Humility » et le 14, il écrit de brèves notes « Counterparts of States of Affairs ». Peu de temps après, le jour de Noël, Quine meurt. Le cours des choses est parfois étrange : l'épuisement d'une forme d'énergie paraît amorcer aussi le mécanisme qui engendre l'extinction de ce qui par sa chaleur avait alimenté cette forme d'énergie, ce feu, mais néanmoins vit de sa propre et exclusive réserve énergétique. Et pourtant il semble qu'il y ait une splendide logique au sein de tout cela : la conclusion d'un dessein. Quine qui avait tant donné à la philosophie, laissait maintenant son testament et anticipait les conclusions, qui reviendraient cependant à qui l'avait suivi et dépassé. La communauté de cette terre de naissance voulait dire quelque chose. La terre restait dans l'attente pour devenir une nouvelle terre fertile.

## **V. La dernière année**

L'année 2001, pour la communauté philosophique analytique s'inscrit sous le signe de la lutte. La récente disparition de Quine a privé le monde académique de l'un de ses représentants les plus importants.

Au printemps, Lewis tient à Princeton deux séminaires dédiés à deux des thèmes métaphysiques qui lui sont chers : les voyages dans le temps et la causalité. Puis il part pour un énième voyage en Australie pour participer à la *Jack Smart Lecture* à l'Australian National University. Il ne sait pas que c'est la dernière fois qu'il voit le continent australien. Sous les yeux de ses amis et collègues australiens, son état de santé paraît soudainement empirer. Le 27 juin, à Canberra, il présente « How Many Lives has Schrödinger's Cat ? ».

Ultimes écrits, ultimes ébauches. Quelques titres : « You Can't Win », écrit le 17 juillet, « Jack is Unprovable », le 27 juillet.

L'Université de Cambridge le célèbre d'un énième titre honorifique : *Doctor of Letters, honoris causa*.

Puis une matinée, advient une chose impensable, même dans le plus lointain des mondes possibles. Les images de cette matinée du 11 septembre resteront gravées pour toujours dans les esprits de nombreuses générations comme celle du pire jour qui soit. L'Amérique, à soixante années de distance, est de nouveau attaquée par surprise, du ciel. Lewis était né depuis à peine un mois quand les japonais attaquèrent Pearl Harbor.

Le 28 septembre : David Lewis a soixante ans.

Un mois après les attentats au World Trade Center, le 14 octobre, Lewis disparaît prématurément dans sa maison de Princeton, à cause de complications dues à son diabète chronique.

Il est enterré au cimetière presbytérien de Princeton, le même cimetière où reposent Kurt Friedrich Gödel et John von Neumann. Dans *The Guardian*, il est présenté comme « l'un des plus grands métaphysiciens de notre temps et peut-être de tous les temps ». Le journal relate en outre que « l'ultime article sur lequel il était en train de travailler implique la sémantique des mondes possibles pour relier l'identité personnelle à l'immortalité »<sup>9</sup>.

Nous pouvons être certains que l'une de ses contreparties, celle du monde possible le plus voisin du nôtre est encore en train d'écrire de la philosophie en imaginant des mondes. Assis commodément dans l'un des trains qui voyage sans halte.

Un célèbre article de Lewis commence avec ces mots : « Nous savons beaucoup de choses ». Si aujourd'hui notre connaissance est encore augmentée nous le devons à des hommes comme David Lewis<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> En France, le quotidien *Le Monde* refuse de publier une nécrologie de cet inconnu.

<sup>10</sup> Traduction de l'italien de Serena Porino. Cet article n'aurait pas pu exister sans la disponibilité et l'aide précieuse de Stephanie Lewis qui a accueilli avec enthousiasme l'idée de cette biographie. À elle va, par conséquent, mes plus affectueux remerciements. Un remerciement tout particulier à Sergio Gilles Lacavalla, Virgile du style et « miglior fabbro », pour ses précieuses suggestions; Ellen Lewis, pour m'avoir fait partager ses souvenirs ; Rose-Anderson Lewis ; Ray Monk ; Frédéric Nef ; Serena Porino, pour sa traduction non substituable ; Yann Schmitt ; Peter Unger, pour le précieux soutien qu'il m'a porté et pour nos éclairantes discussions sur Lewis ; Achille Varzi ; Dean Zimmerman, pour le temps qu'il m'a dédié et pour son amitié. Je lui dois beaucoup.